"Petits traités" du ravissement. Lire Pascal Quignard avec Marguerite Duras

Chantal Lapeyre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6720>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6720

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 49-57

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Chantal Lapeyre, « "Petits traités" du ravissement. Lire Pascal Quignard avec Marguerite Duras », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 18 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6720> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6720>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Petits traités” du ravissement. Lire Pascal Quignard avec Marguerite Duras

Abstract

“Ravishing” occurs fairly rarely in Pascal Quignard’s work, but the phenomenon and its related mechanisms are at the heart of the thinking and logic underpinning the *Petits traités*. These “treatises” describe ravishing by language, by the body, by Otherness, but also, more strangely, by reading or writing. They contrast these violent experiences of destitution with sudden absences from the self, sudden dispossession, illustrated by the key scene of the *songearts villants*. In this case, ravishment becomes a fascinating encounter. The *Petits traités*, which are perhaps a contemporary form of the mystical fable, build up lists of the mechanisms likely to result in an encounter with such terrible and yet also fruitful effects.

«Singularis sum ego donec transeam»¹, lit-on dans le traité *Anagnôsis*, que Pascal Quignard propose de lire comme une possible définition de la lecture et du lecteur – un passant. Or relire aujourd’hui les *Petits traités* est un exercice périlleux, parce que relire c’est aussi repasser par ses propres traces, souvenirs, annotations, lectures, écriture, parfois, et courir le risque de ne plus être le passant que requiert toute lecture. Le lecteur risque en effet de se relier aux traces du passé et de donner consistance à ce qui n’en a plus – une expérience d’aveuglement face à ce qu’on croit trop connu. Parfois le texte lui-même nous vient en aide pour que le passage demeure passage, pour que les portes ne se referment pas trop vite. Ainsi, relisant ces volumes parus en 1990, j’ai été très frappée, tout à coup, par ces lignes: «Nos passions sont des charbons qui sont mal éteints. Ils se rallument au souffle de n’importe quelle appréhension. Guerre inexpiable, et sans cesse dans le crâne montée en épingle, fertile en courts ravissements et en désillusions»². Occurrence rare dans l’œuvre de Pascal Quignard, ce mot de «ravissement» pour dire ce que cause le retour abrupt de ces charbons passionnels a fait surgir le souvenir du *Ravissement de Lol V. Stein*. Marguerite Duras a redonné à ce vieux mot toute sa valeur, alors que la période contemporaine n’en conserve le plus souvent qu’un sens affadi, et pour tout dire, un peu mièvre. Quand son fiancé s’éprend sous ses yeux d’une autre femme, Lol V. Stein est en effet ravie – c’est-à-dire enlevée à elle-même. Ce rapt circonscrit et ravive en elle un vide qui n’est pas de souffrance, mais de structure. Le personnage ravi est en effet rivé à la scène fascinante qui paradoxalement l’attache au lieu de son plus grand détachement, et elle construit ensuite un dispositif pour rester au plus près de cet événement. Certes relire les *Petits traités* à l’aune du ravissement durassien peut apparaître comme une décision un peu arbitraire, un acte de soumission un peu désinvolte aux lois de l’association libre qui mène d’un mot dans les volumes de Pascal Quignard à un roman paru antérieurement, alors même que rien ne semble les lier. Mais ce qui arrive à Lol décrit une expérience singulière, paradoxale, violente et je fais pourtant

(1) P. QUIGNARD, *Petits traités II*, Paris, Gallimard, 1997, «Folio», p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 458.

l'hypothèse que, si le mot n'apparaît guère dans les *Petits traités*, le phénomène, lui, qui lie un événement et un dispositif, est au cœur de la logique et de la pensée qui les régissent et les organisent.

Formes et enjeux du ravissement

Dans le domaine religieux ou mystique, le ravissement, c'est l'action de transporter au ciel. Plus généralement ce mot décrit une perte de conscience partielle ou totale du monde extérieur, un état de bonheur, de plaisir extrême qui fait oublier tout ce qui ne suscite pas ce plaisir, dans le cas par exemple de l'expérience esthétique. Ce champ – le plus communément admis – fait oublier la violence en jeu, à travers le rapt, l'enlèvement, la disparition ou l'arrachement à soi que porte aussi ce mot. Les *Petits traités* s'ouvrent d'ailleurs par le récit d'un ravissement, décrit comme le «fait d'être enlevé par la mort à l'affection des siens». L'ami ravi dans la mort ouvre une brèche de violence: «la douleur où s'anéantit l'âme qui aime n'est pas un séjour mais une rage», lit-on en effet dès la première page du *Traité sur Cordesse*³. De proche en proche, de faille en béance, ces volumes vont décliner toutes les formes du ravissement, qu'il soit ensuite, ou non, porteur de rage, et ils vont en faire revivre la mémoire. La première forme, la plus immédiatement décelable, insistante tout au long des *Petits traités*, c'est le ravissement opéré par la langue, la prise de la langue sur le corps qui s'y offre par force et contrainte – ce que suggèrent les formules «Un patronyme nous attend»⁴, à l'ouverture du traité *Sur une boulette de plomb*, ou «Nous la limaille. / (La langue est l'aimant. Nous la limaille.)»⁵, expérience que les traités déclinent aussi sous des formes diverses: courts récits, saynètes, méditations fragmentées, ou prosopopée de la langue. Quelques petits traités sont consacrés à des êtres ravis dans et par l'expérience de la langue: Maximilien Littré, Jérôme Fracastor ou Guy Le Fèvre de La Boderie. De manière plus inattendue, au vu de la suite de l'œuvre qui lui donne une valeur importante, le corps opère lui aussi un ravissement, clairement affirmé ici, consécutif au rapt qu'exerce la langue: «Du premier jour de l'enfance à la seconde qui précède la mort nous ne cessons d'explorer à l'aveuglette un corps qui nous contient sans doute mais aussi qui nous ravit à nous-mêmes»⁶. Langue et corps, tout ce qui pourrait nous arrimer à nous-mêmes, le Moi, d'ailleurs, piètre bricolage apotropaïque pour lutter contre les envahisseurs, autre forme de ravissement, dans l'image cette fois, constituent autant de formes d'une altérité tyrannique qui opère une privation, une soustraction. Les *Petits traités*, dans *Le misologue*, *Les langues et la mort*, ou encore *Langue*, par exemple, dressent la liste minutieuse de ces ravissements de langue et de corps, ils en tiennent le compte précis, ils en analysent les formes et les enjeux. Mais le même lexique, de rapt ou d'arrachement à soi, est souvent convoqué pour évoquer l'écriture, dont les victimes se nommeront Sei Shônagon, Mademoiselle de Scudéry, ou encore Caius Trebatius Testa, incapable de «faire autre chose que de tripoter des mots»⁷, selon Horace, cité par Pascal Quignard. Ou encore la lecture, qui est

(3) P. QUIGNARD, *Petits traités I*, Paris, Gallimard, 1997, «Folio», p. 13.

(4) *Ibid.*, p. 77.

(5) *Ibid.*, p. 66.

(6) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 418 (c'est moi qui souligne).

(7) *Ibid.*, p. 450.

obéissance et fidélité⁸, toutes deux affaires de langue et de corps⁹. Les *Petits traités* semblent donc constituer une somme vouée à l'exploration spéculative de la destitution, dans les quatre domaines de la langue, du corps, de la lecture et l'écriture, portée par un être sans identité – c'est-à-dire sans doute: totalement ravi, aux commandes de l'œuvre, telle que l'affirme une proposition plus paradoxale qu'il n'y paraît, présente dans le tome I de la première édition des *Petits traités* en 81: «Je suis sans Personne au fond de moi. Nulle souveraineté alors. Ni capital dans le crâne. Aucun assujettissement et peu de biographie»¹⁰. Toutefois cette somme indique peut-être là sa visée, plutôt que sa cause: produire un "sujet acéphale", libre, même si pour atteindre ce désajustement, il faut en passer par le plus total assujettissement.

Réel et expérience mystique

Placée elle aussi sous le signe du ravissement au sens défini plus haut, une autre expérience s'oppose fortement à celles qui viennent d'être évoquées. Elle concerne nombre de personnages présents et à venir dans l'œuvre de Pascal Quignard:

Fanaticus. Qui concerne le temple. (Le fanum: l'enceinte sacrée.)

L'arbre qui est frappé par la foudre est appelé un arbre fanatique. La foudre l'a consacré et un cercle mystérieux s'étend autour de lui. Et consacre la forme consumée. Tel, alentour, l'espace de sa cendre. C'est un temple.

Ceux qui sont frappés par [...] peuvent être appelés fanatiques à l'instar de ces arbres. Eux qui sont foudroyés, et en eux ce cercle de vide. Rien ne les inspire. Aucune vérité ne s'est révélée à eux. Simplement ils ont fait l'objet de cette destruction, et de ce «coup porté»¹¹.

Ce profil «fanatique» ne peut être ni généralisé ni expliqué: certains êtres, ni plus glorieux ni plus vains que les autres, ont été victimes d'un coup porté et n'ont jamais pu s'en remettre. Ni s'en remettre à qui ou à quoi que ce soit pour alléger leur fardeau. C'est très exactement ce que racontait le roman de Marguerite Duras, à travers l'histoire de Lol, «drôle, fine, moqueuse impénitente et très fine, bien qu'une part d'elle eût été toujours en allée loin de vous et de l'instant»¹². Diptyque en tension, les *Petits traités* confrontent tout au long deux modalités antagonistes de ravissement, l'une de recouvrement, l'autre, plus essentielle, plus fondamentale, de dévoilement. En effet ils opposent avec force la dépossession inaugurale par la langue, et le corps qu'elle construit, à l'expérience de ce blanc matérialisé par un crochet [...] dans le texte qui le dit, hors langue, et hors sens, source et cause d'un ravissement qui, lui, est vérité.

De manière assez significative, la mention des fanatiques apparaît dans le traité *Noësis*, consacré à la pensée, et qui annonce le volume plus récent de *Mourir de penser*¹³, en 2014. La pensée y est tout entière renvoyée à sa source: «Il pense: il meuble

(8) Voir P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., p. 43.

(9) Même si les évocations de la lecture donnent lieu parfois à des formulations qui semblent contradictoires. Ainsi lit-on dans le traité *Anagnôsis* que «La lecture n'est pas un rapt: c'est l'apprentissage des langues dans l'extrême enfance qui est un rapt»: *ibid.*, p. 89. Pourtant le «rapt muet» de la lecture sera, lui, évoqué sans être nié dans le traité *Scènes de lecture ambrosienne: ibid.*, p. 214.

(10) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 46.

(11) *Ibid.*, pp. 281-282.

(12) M. DURAS, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1980, «Folio», p. 13.

(13) P. QUIGNARD, *Mourir de penser. Dernier royaume IX*, Paris, Grasset, 2014.

avec fièvre un petit territoire de néant»¹⁴. Pascal Quignard évoque dans le traité *Anagnôsis*, le cœur des *Petits traités* peut-être, ces personnages, réels ou fictifs, très fréquents dans l'œuvre de Chrétien de Troyes en particulier, tous victimes d'un «blanc», d'une absence, et qui sont eux aussi des «fanatiques» au sens défini plus haut. Très vite apparaît le nous qui inclut celui qui parle:

Songes poreux, crises d'oubli soudain, où nous-mêmes prenons congé de nous-mêmes à l'occasion de cette simple circonstance qui dépossède. Courtes extases folles. Tout ce qui est a faussé compagnie. Nous flottons dans le «rien» du monde. Nous sommes réimmergés dans le «rien» dans lequel nous prétendons faire parfois relief. Tel cet espace du rivage qu'à chaque marée abandonne la mer: laisses du vide en nous¹⁵.

Le traité reprend alors son cours et tout ce que lira le lecteur doit être approché au-delà du nous comme l'expression d'un je qui dit là l'expérience d'un ravissement – enlèvement à soi, rapt, désappropriation¹⁶. Pour décrire la nature de cette expérience, Pascal Quignard use de termes que ne désavouerait pas la grande tradition mystique: «moments vides, de négligence intense, d'abandon à l'angoisse sans raison», des «trous»¹⁷, des rapt, des soustractions, des oblitérations. Ce qui frappe à la relecture, c'est précisément cette présence souterraine, mais constante, des mystiques, de leurs manières de dire l'ineffable. Dans *Dernier royaume*, Pascal Quignard les décrira comme «les grands désarçonnés, les grands renversés, les grands emprisonnés, les grands excommuniés»¹⁸. Mais Thérèse d'Avila, Jean de la Croix et Maître Eckart, en ombres errantes, «passent» déjà dans les *Petits traités*. Ainsi, parfois, il arrive que l'«immense voile d'images», la «longue tapisserie d'illusions» tissés sur «le rien du réel» se déchirent tout à coup, écrit Pascal Quignard dans *Le mot de l'objet*¹⁹ – avec les mots de Maître Eckhart dans le Sermon 52, on dira: Dieu n'est plus Dieu.

Lorsque je me tenais dans ma cause première, je n'avais pas de Dieu, et j'étais alors cause de moi-même; alors je ne voulais rien ni ne désirais rien, car j'étais un être dépris et me connaissais moi-même selon la vérité dont je jouissais. Alors je me voulais moi-même et ne voulais aucune autre chose; ce que je voulais je l'étais, et ce que j'étais je le voulais, et je me tenais ici dépris de Dieu et de toutes choses. Mais lorsque, de par ma libre volonté, je sortis et reçus mon être créé, alors j'eus un Dieu; car, avant que ne fussent les créatures et Dieu n'était pas «Dieu», plutôt il était ce qu'il était. Mais lorsque furent les créatures et qu'elles reçurent leur être créé, alors «Dieu» n'était pas Dieu en lui-même, plutôt: il était «Dieu» dans les créatures²⁰.

Dès les *Petits traités*, à travers les «songearts villants»²¹, Pascal Quignard décrit ces Orants du Néant, dont il fait partie, fanatiques, mystiques ou désarçonnés, qui vivent tout à coup une rupture, un détachement, qui n'est ni ataraxie ni indifférence, mais déliaison, désappropriation – «le verbe *désapproprier* est sans doute ce qui [...] qualifie le mieux» ces défaillances, écrit-il dans *Anagnôsis*²². À la croyance religieuse,

(14) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 247.

(15) P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., pp. 76-77.

(16) *Ibid.*, p. 73.

(17) *Ibid.*, p. 75.

(18) P. QUIGNARD, *Les désarçonnés. Dernier royaume VII*, Paris, Grasset, 2012, p. 287.

(19) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 229.

(20) J. ECKHART, *Du détachement et autres textes*, Paris, Rivages poche, 1994, «Petite bibliothèque», p. 77.

(21) P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., p. 73.

(22) *Ibid.*, p. 77.

et reliante, il oppose fermement le savoir né de ces blancs, de ces absences à soi qu'illustrent les «songearts villants». L'événement, le «coup porté» qui définit plus haut le fanatique, ouvre ce champ d'expérience, et il est ce que je nomme ici "ravissement": «Ces "moments" ont pour caractère d'ouvrir une fenêtre dans le lieu où l'on est, de donner une aisance nouvelle, de permettre sa respiration à la vie qu'on menait. Ce sont des expériences décisives, indissociables d'un endroit, d'une rencontre ou d'une lecture, mais non pas réductibles à ce qui a été le lieu de passage: le chant d'oiseau qui découvre au chaman sa vocation; la parole qui perce le cœur; la vision qui retourne la vie...», écrit Michel de Certeau à propos de l'expérience mystique. Cet événement premier, ajoute-t-il, «appelle un au-delà de ce qui n'a été qu'un premier dévoilement. Il ouvre un itinéraire»²³. La porte qui s'ouvre n'est qu'une porte qui s'ouvre, elle s'inscrit dans un instant, et ce n'est pas cet instant qui est visé, pas plus que l'extase en elle-même, mais un état de béance, d'ouverture qui maintient vive l'extimité, ultime visée de l'itinéraire. Chez les mystiques, en particulier chez Sainte Thérèse d'Avila, le ravissement décroît au fur et à mesure de l'avancée vers les septièmes demeures qui marquent les étapes vers l'union mystique: «Pour moi, je suis étonnée de voir que l'âme, une fois parvenue à cet état [de quiétude et de paix], n'a plus de ravissements, si ce n'est que de temps en temps, et encore ces ravissements ne sont pas accompagnés d'extase ou de vol d'esprit», alors même que, lorsque «le pauvre petit papillon était si embrasé de désir de s'unir à Dieu, tout le ravissait et lui faisait prendre son vol»²⁴, écrit-elle. En d'autres termes, le ravissement n'est pas une fin en soi, mais une étape, et un moyen. En ce sens, c'est bien une porte qui s'ouvre et qui, soudainement, livre accès au réel pur, rencontre bouleversante et inoubliable, et, pour moi, forme contemporaine de l'expérience mystique, terme dont il faut, en ce qui concerne Pascal Quignard, défendre l'emploi, contre Bataille²⁵, qui, répudiant le mot mystique à cause de sa valence confessionnelle, oublie un peu vite la position réelle de la mystique au cours du temps, et notamment au moment de son âge d'or, sa marginalité, son caractère récalcitrant au dogme justement, et, partant, son hérésie fondamentale.

Lire, écrire: dispositifs et/ou exercices spirituels de Pascal Quignard

Les *Petits traités*, sous leur forme actuelle, paraissent en 90. Ils constituent un acte de guerre contre la tentation du néant, en écho et contrepoint au récit du *Lecteur*, comme une manière de prendre acte, com-prendre le néant, et de le cultiver (et non plus de le subir). À la relecture, on peut en effet les lire comme une liste des dispositifs disponibles, susceptibles de susciter, et de contraindre cette rencontre à la fois terrifiante et féconde avec le réel: des espaces (la page, le codex, le volumen), des pratiques (la *logopoiké*, «art de composer des discours et d'imaginer des fictions»²⁶), des techniques (le saccage et le sarcasme, le leurre, la traduction), qu'exemplifient

(23) M. DE CERTEAU, *Mystique*, in *Encyclopedia Universalis*.

(24) THÉRÈSE D'AVILA, *Le château de l'âme ou le livre des demeures*, Paris, Points, 2014, «Sagesses», p. 247.

(25) G. BATAILLE, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1990, «Tel», 1990. On se souvient que Bataille débute son ouvrage par une *Critique de la servitude dogmatique (et du mysticisme)*: «J'entends par expérience intérieure ce que d'habitude on nomme expérience mystique: les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée. Mais je songe moins à l'expérience confessionnelle, à laquelle on a dû se tenir jusqu'ici, qu'à une expérience nue, libre d'attaches, même d'origine à quelque confession que ce soit. C'est pourquoi je n'aime pas le mot mystique» (*ibid.*, p. 15).

(26) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 70.

nombre de trajets singuliers – *Vie de Lu*, *Une grenouille d'Ulubres*, traité mentionné plus haut, *L'oreiller de Sei* ou encore *Traité de Monsieur Hamon*, et bien d'autres qui évoquent des êtres voués à la lecture, à l'écriture, au silence.

Mais, dans le temps même de la recension, ils mettent en œuvre ces dispositifs. On comprend mieux, sous cet angle de vue, l'assertion qui définit la fonction de l'essai dans le tome I:

Essais. Experiōr. Exercices matériels.

Tels sur les bords du Rhin, jadis, les exercices d'annihilation et de désappropriation²⁷.

Dans les *Petits traités*, Pascal Quignard définit lecture et écriture, comme des exercices spirituels qui, à certaines conditions, seront ces portes ouvrant sur le réel. Relevant du vœu de «ruiner en [soi] ce qui s'oppose à la ruine»²⁸, selon la formule de Bataille, toutes deux se déploient en dispositifs destinés à laisser ouvert ce qui doit être ouvert.

Dans le tome IV des *Petits traités*, *Jésus baissé pour écrire*, Pascal Quignard commente une scène énigmatique qu'il extrait de Jean, VIII. Jésus écrit sur le sol avec un bâton. On l'interroge sur la lapidation de la femme adultère. Il s'interrompt un instant pour prononcer cette phrase: «Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre». La scène est interprétée par Pascal Quignard comme le désir affiché de se retirer du monde, et de faire surgir à l'existence une singulière anfractuosité qui, dit-il, «introduit dans le monde un lieu au-delà du lieu où l'écriture se fait», «un temps au-delà du temps immédiat où elle est inscrite»²⁹. En d'autres termes, Jésus baissé pour écrire oppose une manière de ravissement (un acte vide, un lieu vide, un temps vide) à une morale, un geste à la parole vaine. Mais l'évocation de Sei-Shônagon, à la triste fin de sa vie, autorise encore une autre lecture: «Parfois elle prenait un bout de branchage sec et faisait à vide le geste de dérouler le papier et de noter quelques mots à l'aide d'un pinceau. Cela l'apaisait peut-être»³⁰. Je dirais aujourd'hui, avec le recul temporel qu'autorise la relecture qui s'approprie un passé à l'aide d'un futur (ici le futur de l'œuvre), que la scène qui montre Jésus baissé pour écrire exhibe l'acte d'énonciation pur, celui, très singulier, de l'énonciation écrite – et on en retrouvera la trace ou l'écho dans *Les désarçonnés*, sous la forme d'une maxime: «Le fait de dire est oublié derrière ce qui se dit»³¹. Dans le traité *Jésus baissé pour écrire*, le dire est réduit à un tracé sur la terre, à un corps ployé, replié sur lui-même, qui affirme ainsi la toute-puissance d'un vouloir, tout à la fois social, politique et mystique. Ce n'est pas la vérité de l'énoncé qui importe, mais la justesse de l'énonciation – le geste du tracé qui cerne un vide et qui est, en ce sens, une véritable création *ex nihilo*. C'est à ce prix que peut s'élaborer peut-être un discours qui ne serait pas du semblant. Chez Lacan, en effet, ce discours qui ne serait pas semblant relève de l'écriture, de ce qui, dans le discours scientifique qui en propose le modèle, permet que les «bons trous apparaissent à la bonne place» et donne écho au réel, à l'impossible «auquel aboutissent ses déductions»³². Les *Petits traités*, somme scientifique à cet égard, par fabulations et essais de dire sous forme fragmentaire, relèvent pleinement, à mon sens, de ce vœu

(27) *Ibid.*, p. 73.

(28) G. BATAILLE, *op. cit.*, p. 140.

(29) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 517.

(30) P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., p. 394.

(31) P. QUIGNARD, *Les désarçonnés* cit., p. 245.

(32) J. LACAN, *Le séminaire. Livre XVIII. D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 28.

de "mettre les bons trous à la bonne place": «Par un paradoxe dont je m'étonne qu'il n'ait pas surpris», écrit Pascal Quignard, «c'est le corps du dieu lui-même qui, tour à tour se dressant, se baissant, mime ou danse de façon énigmatique une sorte de partage, ou d'admonition, ou d'hésitation entre ces deux mondes»³³. Le dieu danseur vient rejoindre ici la cohorte des figures chamaniques, qui indiquent toutes cette ligne de partage entre deux espaces, deux mondes, en une sorte d'avertissement non dénué d'une certaine solennité, mais résolument corporel et muet, opposant fermement énoncé et énonciation, plein et vide, sens et absence, symbolique et réel.

Pascal Quignard a toujours affirmé que la lecture avait sa préférence. L'écriture apparaît de fait comme une concession, impure, une compromission, dont l'autre versant semble s'affranchir. Écrire traite le réel quand lire le rencontre. «Dimension de l'absence»³⁴, provoquant une espèce «d'inconscience temporelle», de «perte d'esprit», d'«apparence d'extase»³⁵, la lecture dans *Chien de lisart* est évoquée en lien avec l'oraison, prière mentale sous forme de méditation, dans laquelle le cœur a plus de part que l'esprit.

Dans ces pages, Pascal Quignard note ceci:

On est convenu de traduire "arrobamiento" par extase.

Thérèse d'Avila pose trois conditions à l'arrobamiento: le silence, la solitude, et l'immobilité.

Ce sont les conditions de la lecture muette et individuelle. Expériences qui fonctionnent par privation. Parfois, il semble que l'extase a dérivé de façon confuse et s'est ratatinée sous forme de lecture³⁶.

Or *arrobamiento* se traduit en réalité par "ravissement". L'extase, dont on sait l'importance dans l'œuvre de Pascal Quignard – n'en est qu'une conséquence heureuse, si l'on peut dire. Le mot "extase" décrit le phénomène quand celui de "ravissement" en souligne la cause, et c'est sur cette cause que j'ai voulu aujourd'hui m'attarder. Mais cette traduction/substitution indique peut-être une piste de lecture pour la suite de l'œuvre, que corrobore en outre la passivité inhérente au ravissement, quand l'extase implique un acte: on est ravi, mais on sort de soi. «*Mauvaise manie mentale pieuse*»³⁷, la lecture en ce sens passif touche en outre au sacré ce qui explique sans doute l'effroi qui peut saisir tout à coup à la lecture d'un livre. Mais tous les textes ne se valent peut-être pas à cet égard. Lire vraiment, lire de vrais textes arrive rarement. Car tout n'est pas texte, Pascal Quignard l'indique à plusieurs reprises³⁸. La condition du texte? Peut-être n'est-ce rien d'autre que la manière singulière, dont l'écrivain témoigne, de mettre "les bons trous à la bonne place". À propos d'un petit garçon qui disait que «les livres, ça sert à apprendre à lire», Pascal Quignard écrit:

Dans tout l'article, il n'y a pas de remarque qui puisse rivaliser en justesse. Je ne vois en elle aucun désespoir.

Toute lecture est une préparation à un instant de lecture dénué d'identité. (Rien de lu vraiment – comme prié vraiment.) Celle-ci indéfiniment repoussée.

La lecture «dans» l'attire et «dans» la peur de «lire entièrement»³⁹.

(33) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 519.

(34) *Ibid.*, p. 273.

(35) P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., p. 27 et p. 28.

(36) *Ibid.*, pp. 32-33.

(37) *Ibid.*, p. 33.

(38) Voir, par exemple, P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 430: «Il y a des expressions écrites qui ne sont pas des textes».

(39) *Ibid.*, p. 275.

À vrai dire nous sommes tous comme ce petit Saïd: nous sommes toujours en attente de lecture, en attente du livre qui aura mis les bons trous à la bonne place. Du coup, si la lecture est oraison, au sens précédemment déterminé de rencontre avec le néant, nous ne lisons pas souvent, pas beaucoup.

Le drame de Lol dans le roman de Marguerite Duras: elle veut rester «fidèle à l'abandon exemplaire dans lequel [son amant] l'avait laissée»⁴⁰ en créant un dispositif apte à reconduire les conditions de l'événement fondateur, mais sans y parvenir. C'est cette même fidélité au ravissement comme rencontre du réel, corollairement, qui fait donc, me semble-t-il, le cœur des *Petits traités* de Pascal Quignard, selon trois directions complémentaires: tout d'abord en pensant le ravissement, sans lui donner ce nom toutefois, ensuite en méditant les moyens de susciter ces expériences et, enfin, en cherchant une écriture, elle-même la plus fidèle possible (alors qu'elle lui est par essence antinomique) au ravissement de la dépossession quand elle survient.

Les "Petits traités", forme contemporaine de la fable mystique

Lecture et écriture, ces "exercices spirituels" singuliers que décrivent les *Petits traités*, affirment leur allégeance au vide, non comme stricte négativité, mais plutôt comme «l'espace d'un déploiement, le lieu du laisser-être à l'égard des choses, qui se confond peut-être avec l'ouverture à un antique secret retrouvé, celui du temps où les océans et les sources, la foudre et les volcans, les vents fantasques étaient des dieux qui présidaient aux mystères de la vie», selon la belle formule de Catherine Millot⁴¹. Les *Petits traités* s'attachent à le penser et à le produire. «Il creusa un nid pour des souvenirs de langue. Y nicha le néant», écrit Pascal Quignard à propos de Synésios⁴². Ces mots pourraient également décrire la somme des traités (qui s'achèvent d'ailleurs sur un hymne au vide), ainsi que le dispositif d'exercices spirituels qu'ils constituent⁴³. «Ni des essais ni des fictions», comme l'indique la quatrième de couverture de l'édition «Folio», les *Petits traités* sont peut-être les deux à la fois. À la relecture ils m'apparaissent comme la version contemporaine de la fable mystique, avec ses indécisions, ses ressassements, ses figures obligées – sauvages, idiots ou fous –, autant de traits stylistiques, thématiques et formels qui la caractérisent pour Michel de Certeau, évoquant les textes mystiques du XVI^e et du XVII^e siècles. Cette fable, comme mise en récit fragmentaire de ce qui ne peut que rester caché, ou secret – c'est le sens même du mot "mystique" – dit la singularité d'un écrivain devenu tel parce qu'il a expérimenté les formes antagonistes et sauvages du ravissement. En ce sens, les *Petits traités* sont bien «le secrétariat du secret», selon la formule des *Ombres errantes*⁴⁴. Comme la fable mystique des temps anciens, les *Petits traités*, par au moins trois récits entremê-

(40) M. DURAS, *op. cit.*, p. 31 (c'est moi qui souligne). L'état de ravissement qui perdure a donc pour fonction de rester fidèle «à l'abandon exemplaire dans lequel il l'avait laissée». Cependant, par le désir que suscite en elle un homme, elle court le risque de trahir cet abandon, et elle construit un dispositif pour pallier ce risque. Avec le nouveau trio qu'elle forme avec Jacques Hold et Tatiana Karl, elle peut ainsi conserver l'espoir de demeurer fidèle au vide en elle que les expériences de sa vie ont incessamment reconduit.

(41) C. MILLOT, *La logique et l'amour et autres textes*, Nantes, Éditions Cécile Default, 2015, p. 199.

(42) P. QUIGNARD, *Petits traités II cit.*, p. 452.

(43) À propos de l'impossibilité de publier les *Petits traités* en édition de poche, Pascal Quignard écrit avec humour: «J'avais nourri le désir de faire une refonte complète de mon oratoire dans le dessein de l'agrandir de quelques pièces. L'évêché l'interdit»: P. QUIGNARD, *Rhétorique spéculative*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 217.

(44) P. QUIGNARD, *Les ombres errantes. Dernier royaume I*, Paris, Grasset, 2002, p. 138.

lés, portant respectivement sur la langue, sur l’écriture et sur la lecture, offrent «des routes à qui demande une indication pour se perdre» et cherche «comment ne pas revenir»⁴⁵. Les récits qu’ils élaborent se prolongent, se disséminent, et innervent la suite de l’œuvre, en particulier *Dernier royaume* – on l’a vu au fil de la lecture.

Cette fable décrit un événement, et retrace un itinéraire d’écriture et de lecture, itinéraire destiné à la fois à contrer le ravissement et à en poser les conditions de renouvellement. Lecture et écriture indiquent deux postures qui ont toutes deux un point commun dans la passivité, l’abandon qu’elles requièrent. Elles définissent une soumission libre en quelque sorte qui annonce à son tour maintes notations du *Dernier royaume*, de *L’origine de la danse*, et dont la logique me paraît clairement formulée dans la postface de *L’être du balbutiement*. À propos des blessures infligées sur la scène masochiste, Pascal Quignard écrit:

[les traces] réapparaissent comme les stigmates d’une passion remontée du fond du temps, et cicatrisent miraculeusement en étant revisitées, en étant appelées l’une après l’autre, en étant redistribuées, chaque stade devenant station, chaque station appelant un récit qui les offre à une légende moins ridicule que la pauvre liturgie réitérative d’une perversion. Le rituel se transforme en chemin de croix, en épreuve ascétique, en métamorphose psychique, en *Phénoménologie de l’Esprit*, en *Recherche du temps perdu*, en *Expérience intérieure*, en *Exercices spirituels*, en *Grand Tour*, en *Dernier royaume*⁴⁶.

Hegel, Proust, Bataille, Saint Ignace de Loyola, Pascal Quignard, autant de jalons qui dessinent le portrait de ceux qui furent invités un jour à «consentir à ce qui ne saurait consentir à notre consentement», selon la belle formule de Sylvain Santi, dans la notice du dictionnaire Quignard consacrée à *L’être du balbutiement*. Abandonner, et s’abandonner, lâcher prise sont également requis dans la lecture et l’écriture, telles que les décrit Pascal Quignard dans la fable mystique des *Petits traités*.

Douai, jeudi 7 janvier 2016

CHANTAL LAPEYRE
Université d’Artois

(45) M. DE CERTEAU, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1987, «Tel», p. 25.

(46) P. QUIGNARD, *Postface de 2014 à la pactio antique*, in *L’être du balbutiement. Essai sur Sacher-Masoch*, Paris, Mercure de France, 2014, p. 180.